

J'ai vu...

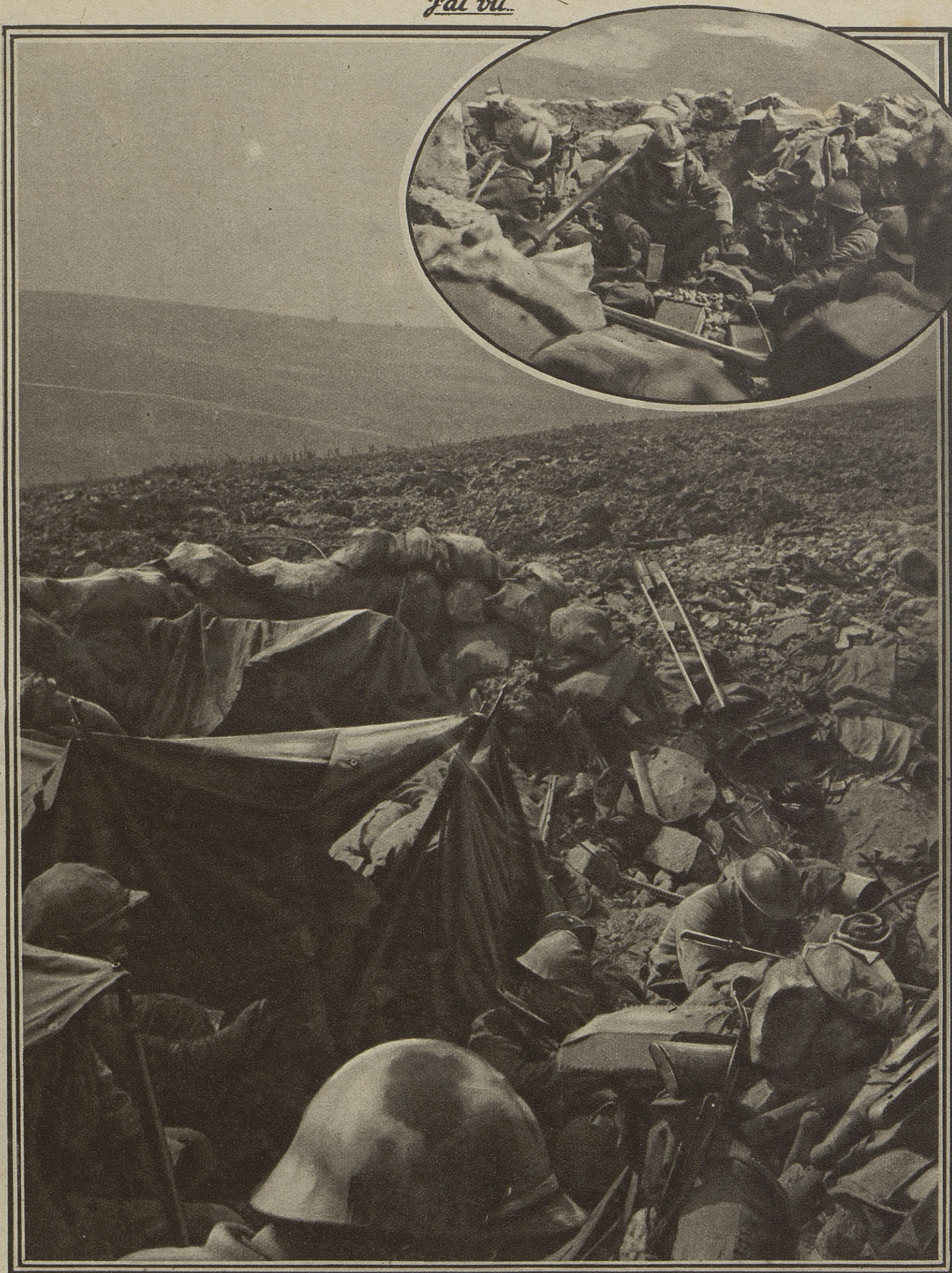


L'AS DES AS : L'ADJUDANT DORME

En 4 mois, a abattu officiellement 14 appareils et désarmé en outre 15 autres avions allemands. L'adjudant Dorme a la médaille militaire avec six palmes, mais pas encore la croix de la Légion d'honneur.

FOP. 47

J'ai vu...



L'ORGANISATION DU TERRAIN CONQUIS A SAILLY-SAILLISEL

A l'heure où nous mettons sous presse, ce village dont il ne reste que des ruines marque le point extrême de notre avance dans la Somme. On distingue au loin, à gauche, l'ensemble de la croupe 128 sur laquelle nos troupes avaient pris

le 18 et qu'elles emportèrent définitivement le 24 octobre. Par le document d'en haut, l'attitude du soldat à gauche montre que les marmites pleuvent encore. En bas, dans une tranchée conquise, les soldats dénombrent déjà le butin ramassé.



EN BATTERIE, DANS LE RAVIN DES VIGNES

A l'heure qu'ils avaient choisie, les chefs de notre armée de Verdun ont déclenché l'attaque qu'ils avaient méthodiquement préparée. En moins de sept heures, dans l'après-midi du 24 octobre, leurs soldats ont enlevé avec le fort et le village de Douaumont, la moitié du terrain que le Kronprinz leur avait

pris après la gigantesque offensive qui dura cinq mois. Notre photographie, si belle de perspective, représente un de nos canons lourds qui, en batterie dans le ravin des Vignes, nivelait depuis trois mois les positions allemandes de l'ancien ouvrage de Thiaumont, qui défendaient les approches du fort de Douaumont.

NOUS AUTRES, LES FEMMES

QUI donc, quand la guerre a éclaté, pensait que la guerre fût possible? Pas nous, en tout cas, les femmes!

Nous pensions à nous affranchir; nous étions plus ou moins féministes. Nous élevions nos enfants sans penser qu'un jour ils auraient à vivre ces mois épouvantables. Nous rendions nos filles coquettes, nous cherchions à donner à nos fils des situations de tout repos, — suivant notre rang, notre classe. Le fils du paysan rêvait d'être instituteur, le fils du bourgeois fonctionnaire, les autres n'avaient qu'une idée: un beau mariage.

Et si nous économisions — et, avouons-le, nous n'économisions pas grand-chose, — c'était pour établir nos filles et épargner à nos enfants la plupart des efforts que nous avons faits.

Nous n'étions pas irréprochables: nous vivions dans une atmosphère spéciale de jouissances, si ce n'est réelles, du moins imaginées, et Jean-Jacques aurait peiné à l'idée de plaisirs qui pouvaient nous réjouir.

Nous avions le désir du bien-être, de l'aisance, du moindre effort; la moindre servante mettait les robes de *madame* le dimanche et les ouvrières se privaient du nécessaire pour s'offrir le superflu.

Et les hommes faisaient la même chose que nous.

Nous n'étions pas en pleine décadence, comme on le pensait, nous étions en état de moindre résistance; nos nerfs étaient malades, il fallait un traitement, de l'hydrothérapie, une douche!

Et quelle douche! la guerre! Drue, glaciale, brutale, à nous abattre pantelantes, la respiration coupée...

Quelle douche! et quelle réaction!

Ah! les six premiers mois, notre dignité fut admirable. La plus frivole des petites femmes n'aurait pas osé tirer de son sac son rouge à lèvres!

La menace des premiers jours, la douleur des premiers deuils, l'angoisse des matins sans nouvelles, le désir de faire une œuvre utile, de montrer les ressources de notre cœur, le besoin de nous prouver à nous-mêmes que nous n'étions pas seulement les poupées qu'on supposait, tout cela nous régénéra à ce point que nous eûmes le tort d'en être vaniteuses.

Du jour au lendemain, ce fut une transformation. Des situations fausses se dénouèrent, il y eut des mariages inattendus et des ruptures heureuses. Avant leur départ, les maris montrèrent que le foyer seul comptait pour leurs cœurs, et des ménages dont l'affection se lâchait se resserrèrent tout à coup dans l'étreinte de la séparation. La femme se sentit alors uniquement épouse et mère.

Ce fut merveilleux.

La France se pavait de voiles blancs et de blouses blanches marquées d'une petite croix rouge. Celles qui défilaient devant une écorchure se penchèrent sur des plaies gangrenées. Le premier petit Flamand qui débarqua du train trouva dix mères adoptives. J'ai donné mes chemises fines à une réfugiée des Ardennes et une amie, d'un beau geste, offrit une capeline surmontée d'une amazone de quinze louis à une pauvre Wallonne qui claquait des dents sur le quai de la gare de Vichy.

Charité! dévouement! pitié! piété et sacrifice!

Je vous ai vues, mes sœurs, trotter avec vos talons trop hauts parmi les voies de garage où s'attardaient des trains de blessés, et celle que j'ai admirée entre toutes, c'est une petite femme brune qui n'avait rien à leur donner que ce qu'elle avait sur elle, et qui passait sur leurs visages hâves et sales une houppette à poudre de riz!

Non! non! je ne me moque pas de vous. J'ai été pareille à vous, pire que vous! J'ai fait des tricots et des tricots, j'ai envoyé des colis et des colis, j'avais des protégés partout, dans toutes les armes, dans tous les secteurs, et quand je recevais une lettre avec le timbre

des armées, d'une voix tremblante d'allégresse je disais devant la concierge: « C'est une lettre d'un de mes blessés! »

◆ ◆ ◆

Mais la guerre est si longue! Je suis restée six mois à l'hôpital, dévouée, exacte, diligente: pourquoi un matin suis-je restée couchée au lieu d'aller à mon service? Pourquoi ai-je replié mon voile et ma blouse? pourquoi?... Parce que j'étais à bout d'énergie. J'étais la civile qui ne tenait plus... que moralement.

D'ailleurs, ne fallait-il pas vivre! les usines ont offert aux femmes des ressources nouvelles; on s'est aperçu que les femmes pouvaient, plus ou moins bien, faire la plupart des métiers d'homme. Une révolution féministe s'est accomplie; elle est beaucoup plus grave que vous ne pensez... Vous dites: c'est la guerre! Mais après la guerre, ce sera la paix. Ma blanchisseuse, qui payait ses repasseuses quatre francs cinquante, ne peut plus en trouver; elles sont parties tourner des obus. Des canons! Des munitions! Après la guerre, elles voudront rester à l'usine et je vous dirai pourquoi un autre jour; le travail nouveau a pris tout leur esprit.

Et nous-mêmes, les oisives!...

Avouons-le! nous avons repris l'habitude de vivre; nous pensons à la guerre, nous en parlons, nous en souffrons, mais d'une douleur raisonnable, sage et contenue. Il faut un drame très proche pour raviver notre sensibilité... Nous sommes trop jeunes pour être mères et n'être que mères. Celles qui, depuis les premiers jours, ont leurs maris au front se laissent aller à penser que les risques sont moins grands.

J'ai honte, en écrivant, de mettre mon cœur à nu, mais j'ai pris la résolution de tout dire, je dirai tout. J'ai vu tant de douleurs si vite consolées que vraiment, aujourd'hui, je me crois mieux armée contre le chagrin. Je ne suis ni insouciant ni indifférent.

Pour être restée cinq jours sans nouvelles, j'ai couru tout Paris afin d'obtenir des renseignements sur le secteur de mon mari, j'ai écrit à son capitaine, à son colonel, j'ai passé des nuits atroces: j'ai enfin reçu un mot retardé par la poste; la détente a été brusque et complète: je suis sortie le soir avec des amis. Je ne suis pas un monstre, et je suis une femme, une femme comme les autres... Vous comprenez?

Les mères ont des trésors de douleur et d'angoisse inépuisables. Mais nous! ce sont les plus belles années de notre vie que la guerre a gâchées; et la vie est si forte qu'elle nous a reprises malgré nous.

Des détails bêtes: j'avais juré de ne pas me faire faire de robes pendant la guerre. Il a bien fallu, l'an dernier, renouveler ma garde-robe; j'étais ridicule avec mes costumes d'avant guerre et, cet hiver, il faudra encore que je me fasse faire une robe... ou deux! Oh! simples, sombres, modestes, mais enfin... des robes neuves.

Ma petite lingère, dont le mari deux fois blessé est dans un régiment qui est de toutes les attaques, m'a avoué l'autre jour, le plus simplement du monde, qu'elle allait au cinématographe tous les samedis, — et c'est bien ennuyeux à cause du métro. Et je vous jure qu'elle adore son mari... Elle aurait griffé le visage de quelqu'un qui, en août 1914, lui aurait prédit le besoin de distraction!

Je connais des jeunes filles qui étaient fiancées et dont les fiancés sont morts; elles voulaient prendre le voile, prolonger un veuvage blanc toute leur vie. Maintenant je lis dans leurs yeux quelque chose qui n'est plus de renoncement.

Et les belles heures de l'union sacrée, où sont-elles?

On s'abordait avec angoisse: « Vous avez des nouvelles? »

Aujourd'hui ma sœur, qui n'a rien à redouter des combats, ne me demande plus des

nouvelles de mon mari parce qu'il est dans un état-major et moi-même je trouve que mon beau-frère, qui a trente ans, aurait été mieux ailleurs que sur le siège d'un camion.

La femme du fantassin méprise l'artilleur et celle de l'artilleur juge que les aviateurs sont embusqués. Ma concierge écrit des lettres anonymes sur tous les gens du quartier parce qu'elle trouve injuste que son mari soit garde-voies à Châteauroux.

Et pourtant, mes amies, mes pauvres et tendres amies, quel trésor de charité est encore en vous et quelle flamme!

Rappelez-vous, le 14 Juillet, quand les vrais soldats défilèrent dans les rues; nous étions là, toutes, avec des cris plein la gorge, les bras ouverts pour presser sur nos cœurs hâlants tous les soldats, tous les drapeaux, la victoire!

Et pourtant ils n'ont pas compris, les héros! ils n'ont pas deviné tout ce que contenaient nos cœurs. Ils nous ont jugées pour nos cheveux trop dorés, nos chapeaux trop hardis, nos jupes trop courtes et leur seul respect est allé vers la vieille maman en deuil qui pleurait dans une rue déserte.

Et pourrait-on leur en vouloir, puisqu'au fond ce malentendu entre eux et nous c'est nous qui l'avons fait naître! Comment leur faire admettre que notre vie intérieure compte seule et que le soir, dans nos lits vides, nous sanglotons de douleur en pensant à eux!

PERRETTE.

UNE SEMAINE DE GUERRE : du 18 au 24 Octobre.

MERCREDI 18 OCTOBRE. — Les Français enlèvent la totalité de Sailly-Saillisel et tout le front entre Biaches et La Maisonnette.

- Les Roumains repoussent l'ennemi sur le Buzen.
- Les Italiens s'emparent de la Dent du Pasubio.
- Progrès anglais au nord de Gueudecourt.

JEUDI 19. — Les Serbes reprennent Brod et Venesselo.

- Torpillage du transatlantique *Alaunia*.
- De nouveaux contingents italiens débarquent à Salonique.

— Manifestations contre les Alliés des réservistes d'Athènes.

VENDREDI 20. — Conseil de guerre franco-anglais à Boulogne-sur-Mer.

- Note menaçante de l'Allemagne au gouvernement norvégien.

SAMEDI 21. — A Vienne, le premier ministre, comte Starckh, est assassiné par l'écrivain socialiste Frédéric Adler.

- Progression française dans les bois de Chaulnes.
- Le croiseur allemand *Munchen* est torpillé.
- Dans la Somme, les généraux français Marchand et Sainte-Claire Deville sont blessés.
- Les Serbes parviennent aux abords de Balden.

DIMANCHE 22. — Le parti radical français se réunit en séance plénière à Paris.

LUNDI 23. — Prise du port roumain de Constantza par les Allemands.

- Prise de la cote 128 par les Français, dans la Somme.

MARDI 24. — Les Français reprennent Thiaumont, le fort et le village de Douaumont.

- Vive action d'artillerie sur le front anglais près d'Armentières.

Des Photographies sur l'Aviation

J'ai Vu rétribue immédiatement toutes les photos intéressantes sur l'Aviation et les Aviateurs. — Envoyez épreuves, et de préférence clichés ou pellicules, à

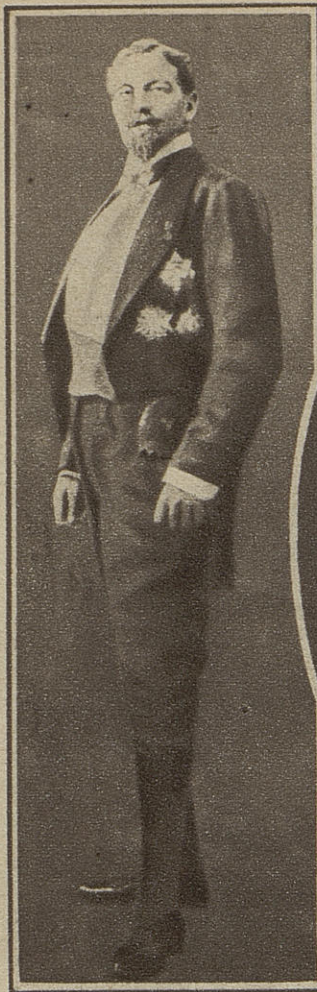
M. l'Administrateur de *J'ai Vu*,
30, Rue de Provence, Paris.



LA MAISON DES CENT MILLE TUNIQUES

Dans cette guerre, tout a pris des proportions monstrueuses et a dépassé même ce que l'on aurait à peine osé concevoir. Hommes, canons, munitions, équipements ont adopté le million comme mesure courante. Et voici qui donnera à nos

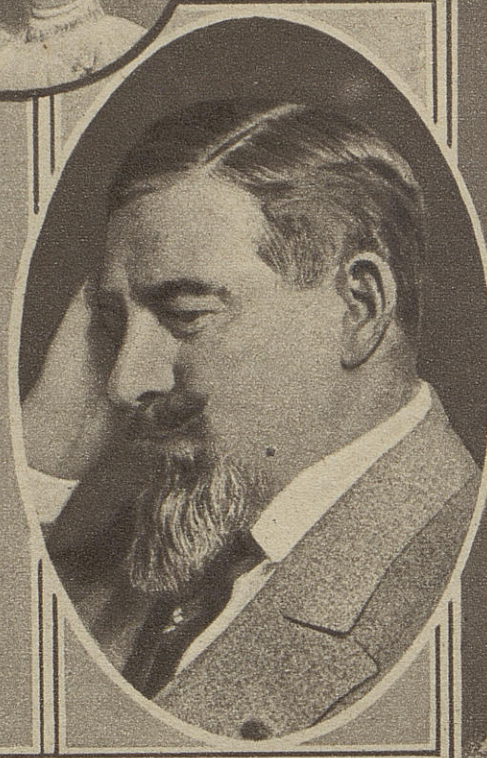
lecteurs une idée de ce qu'il faut de vêtements pour l'entretien d'une seule division. Pantalons et capotes forment de véritables montagnes. Tout dernièrement même, deux auxiliaires faillirent être étouffés par l'éroulement d'une pile de képis.



Le duc d'Orléans et l'Archiduchesse Marie-Dorothée



d'Autriche à l'époque de leur mariage en 1896.



Les dernières photographies du duc et de la duchesse d'Orléans.

LE DUC D'ORLÉANS REPUDIE SA FEMME

« Les Autrichiennes ne portent pas bonheur aux rois de France... » Philippe d'Orléans, bien que ne régnant pas, fait la triste expérience de ce mauvais sort. L'archiduchesse autrichienne Marie-Dorothée, qu'il épousa jadis, était à Vienne en août 1914 ; et elle s'y trouva si

bien qu'elle y demeure depuis. Française par son union, elle est restée Habsbourg de cœur. Aussi le duc d'Orléans, ne pardonnant pas à son épouse ces liens devenus infâmes, fait annoncer publiquement qu'il demande en cour de Rome l'annulation pure et simple de son mariage.



CE QUI RESTE DE COMBLES

C'était là l'une des places fortes de la défense allemande des lignes de Somme. Depuis deux ans ils en avaient minutieusement aménagé maisons, caves, pour y résister énergiquement. Ils s'y

croyaient inexpugnables : mille détails en ont témoigné. Ils ne nous l'ont abandonnée qu'en ruines et après une résistance désespérée. Mais les Alliés y menacent maintenant la ville de Bapaume.

A QUOI RÊVE TOMMY DANS SA TRANCHÉE



Que peut faire Tommy, le sportif soldat britannique, lorsqu'il est réduit à l'inaction? A quoi occupe-t-il ses loisirs, entre un match de football et une attaque à la baïonnette? Il fume son tabac blond et léger tout en buvant du *ce pale ale*. En même temps, il fait des songes dorés — dorés comme son tabac, comme les cheveux de la "sweet heart" qu'il a laissée là-bas, vers Tipperary... Il sent alors le *spleen*

envahir son âme. De son portefeuille il extrait le cher portrait, qu'il contemple avec un regret mêlé d'espoir, puis, comme c'est un grand enfant que son secret étouffe, il le divulgue à un camarade, qui à son tour en vient aux confidences. Et, petit à petit, les jolies effigies souriantes des petites fiancées anglaises circulent comme le symbole de la grâce confiante, en promesse des jours heureux.



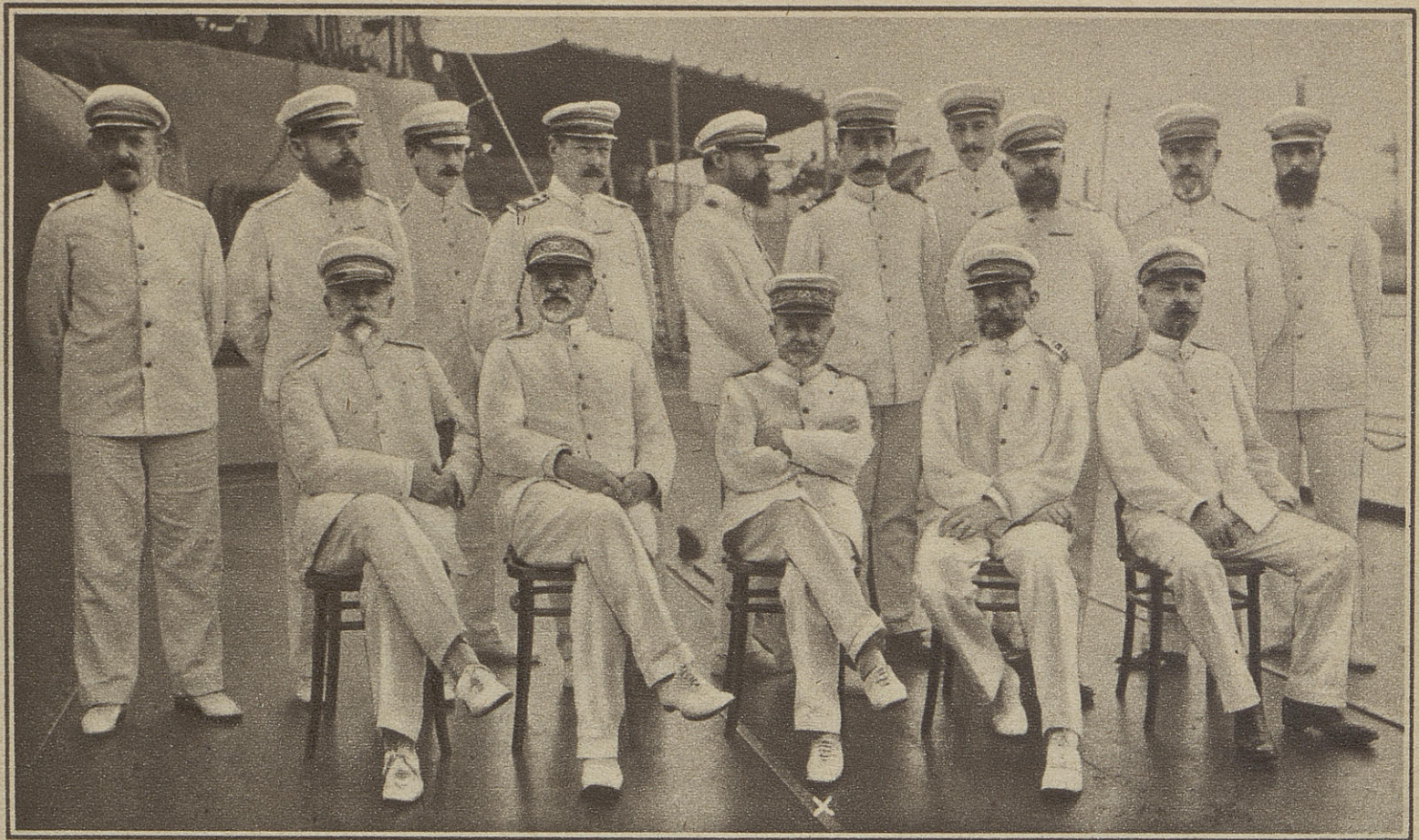
DES CAVALIERS QUI N'ONT PAS FROID!

Les baigneurs qui, avant même que " la bise fût venue ", ont déserté frileusement nos plages, ne verraient pas sans une admirative stupéfaction ces cavaliers mener intrépidement leurs chevaux à la

mer. Or, la chose se passe encore à l'extrémité de notre front qui aboutit à la mer du Nord : témoin ce document qui fut pris, l'un de ces derniers jours, un peu avant que ne sévît l'anormale " vague de

froid " que nous venons de subir. Est-ce que deux hivers de tranchées ont endurci le " cuir " de nos soldats de telle façon qu'ils soient aptes à supporter avec cette juvénile imprudence les rigueurs du troisième?

Tout de même, n'est pas " sportif " qui veut, à ce degré (à ce degré de froid!). Et, que ce précédent n'empêche pas d'envoyer à nos chers absents tous les chauds lainages dont ils ont déjà besoin.



LE VICE-AMIRAL DARTIGE DU FOURNET, GRAND CHEF DE LA FLOTTE FRANÇAISE

Commandant l'escadre des Alliés qui a jeté l'ancre devant la Pirée et qui a désarmé la flotte grecque, c'est le vice-amiral Dartige du Fournet qui, par son attitude énergique, a su en imposer au gouvernement fantôme du roi Constantin. Grâce à

lui déjà, les intrigues des agents austro-allemands à Athènes demeurent sans effet; et l'armée du général Sarrail, n'ayant plus à redouter les conséquences d'une trahison, peut sans contrainte continuer sa vigoureuse poussée contre les Bulgares.

Le qu'il faut lire pendant la Guerre

LES ŒUVRES DE L'ABBÉ WETTERLÉ
Ancien député au Reichstag.

Dans le précédent numéro de *J'ai vu*, nous avons examiné quatre livres de M. l'abbé WETTERLÉ : *Le professeur Kurt-Oscar Muller*, volume qui obtient un succès prodigieux, *Têtes de Boches*, un livre des plus curieux, *L'Allemagne qu'on voyait et celle qu'on ne voyait pas*, une étude amusante bien que du plus haut intérêt, enfin ce typique volume : *Propos de Guerre*.

En voici un autre où s'exerce la verve satirique du grand patriote alsacien :

Ce qu'était l'Alsace-Lorraine et ce qu'elle sera, par l'Abbé WETTERLÉ, ancien député au Reichstag. — Préface de M. Henry Welschinger, membre de l'Institut.

Sous ce titre, l'éminent représentant de l'Alsace-Lorraine à Paris depuis la guerre, a réuni neuf de ses conférences qui ont remporté l'hiver dernier le plus vif succès. On ne saurait s'en étonner quand on les relit, et quand on connaît l'éloquence familière et charmante de l'ancien député au Reichstag, qui sera l'an prochain député du Haut-Rhin au Palais-Bourbon.

M. l'abbé Wetterlé, qui poursuit infatigablement son apostolat patriotique pour la cause française craint avec raison que les Français ne connaissent mal leurs frères retrouvés et il nous les présente : c'est la jeunesse ardente, travailleuse, parlant couramment l'allemand si proche du dialecte national, mais initiée au français, malgré l'interdiction officielle, passant à la caserne, « au service de l'Allemagne », les années requises, refusant les grades pour ne pas lier son indépendance, enrôlée dans l'armée allemande lors de la guerre et s'efforçant de ne pas se rougir les mains de sang français en attendant la délivrance.

M. Wetterlé, en homme qui connaît les gens et les choses dont il parle, montre comme il faudra ménager, dans le retour à l'ancienne patrie, les mœurs locales, les traditions, les intérêts, les susceptibilités peut-être de nos héros si heureusement

retrouvés : il ne faudra pas qu'aucun Alsacien-Lorrain puisse dire : « Sous la domination allemande, j'étais plus heureux. » L'auteur n'éprouve pas grande crainte à ce sujet : il connaît trop le tact français. Il a pour lui la double promesse du généralissime et du Président de la République : « Tout en respectant leurs traditions, leurs croyances et leur liberté, la France rend à ces provinces leur place au foyer de la Patrie. »

(Un vol. in-18, 3 fr. 50. *L'Édition Française Illustrée*, 30, rue de Provence, Paris.)

FRANCE-ALSACE
par P.-A. Helmer

Sous ce titre : *France-Alsace*, M. Paul-Albert Helmer réunit en un volume les conférences qu'il a faites depuis le début des hostilités, et les articles qu'il a publiés. L'auteur, avocat à la Cour de Colmar, a pris une part active à la lutte contre le régime allemand en Alsace-Lorraine tant comme défenseur dans les grands procès politiques (Souvenir français, Hansi, Zislin, etc.) que comme compagnon d'armes de M. Wetterlé au *Nouvelliste d'Alsace-Lorraine*, dont il présidait le conseil de direction.

Dans la partie historique du volume, l'auteur donne pour la première fois un résumé de l'histoire des pays annexés depuis 1871. Quelques études sur l'état d'âme actuel des Alsaciens et leur situation en France pendant la durée de la guerre forment la transition avec les questions dont l'avenir nous réserve la solution. Quant à l'installation du nouveau régime en Alsace, l'auteur était particulièrement qualifié pour se prononcer sur la tâche qui se posera aux autorités françaises, puisqu'il avait dans *Le Temps* rédigé le programme de l'Union nationale d'Alsace-Lorraine, sur lequel se sont faites les élections de 1911.

Le volume, réunissant la documentation exacte et la logique sévère qui avaient fait la force des plaidoiries de l'auteur, résume les différentes faces de la question d'Alsace-Lorraine qui est, pour la

France, le premier des problèmes à résoudre par le traité de paix.

(Un vol. in-18, 3 fr. 50. *L'Édition Française Illustrée*, 30, rue de Provence, Paris.)

(A suivre.)

LE LECTEUR.

UN LIVRE INDISPENSABLE QUI N'EXISTAIT PAS

PETIT DICTIONNAIRE ORTHOGRAPHIQUE DE POCHE

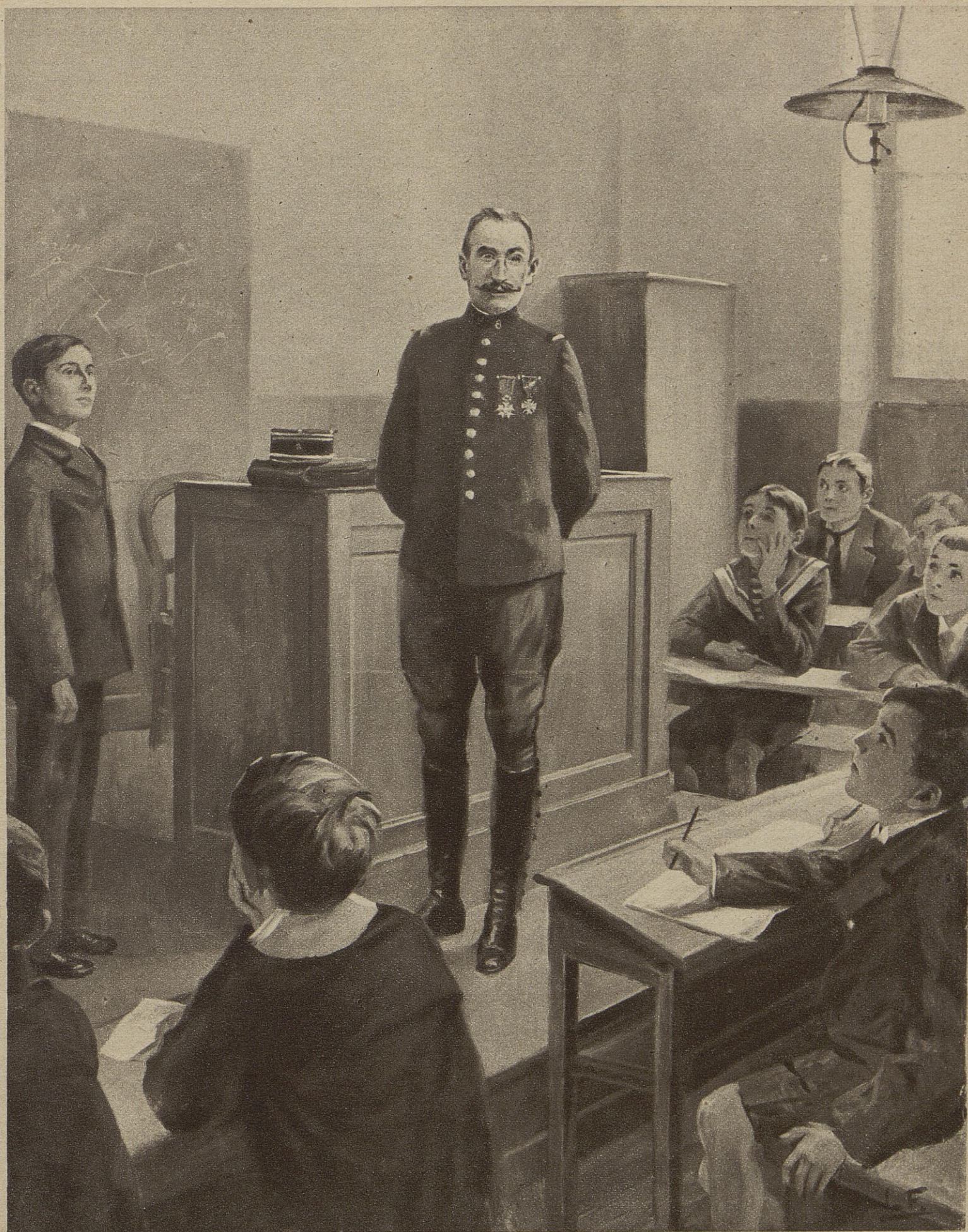
Indispensable à tous pour écrire sur toutes choses

Ce dictionnaire est « orthographique », mais contient toutes les indications concernant la grammaire, ainsi que les règles essentielles d'accord ; tous les mots, même les plus nouveaux, se rapportant aux sciences et aux sports, y sont également classés. *En le consultant, on ne doit plus commettre une faute d'orthographe.*

Les dictionnaires les plus petits sont encore trop volumineux, bien qu'incomplets, parce qu'ils contiennent une quantité de détails inutiles quand on les consulte uniquement pour mettre l'orthographe.

Le *Petit Dictionnaire orthographique de poche* s'adresse à tous et surtout aux personnes qui ne peuvent avoir avec elles un livre trop encombrant. Il est indispensable à toutes les personnes cultivées ayant souci d'écrire et de parler de la façon la plus correcte ; à tous ceux qui, en voyage, à la campagne, en villégiature, veulent avoir un aide-mémoire à portée de la main ; à tous ceux qui se déplacent pour leurs affaires et ne peuvent se permettre une détalence d'orthographe ; aux étudiants, élèves des lycées, pensions et écoles, qui pourront enfin avoir toujours sur eux un dictionnaire orthographique.

(Un petit volume (85 x 135 millimètres), 240 pages, poids 95 gr. : 1 fr. 50 (par la poste : 1 fr. 60). *L'Édition Française Illustrée*, 30, rue de Provence, Paris.)



LA LEÇON D'HISTOIRE PAR L'EXEMPLE

Le professeur d'histoire du lycée Louis le Grand, M. Mallet étant tombé au champ d'honneur, c'est à un autre héros que sa chaire a été confiée. A peine âgé de vingt-six ans, la Légion d'honneur et la Croix de guerre agrafées sur sa vareuse de lieutenant de chasseurs à pied, M. Grillet est revenu comme professeur dans ce vieux lycée où il fut jadis élève. Qui donc plus

que ce brave de la grande guerre serait qualifié pour commenter l'épopée de la France immortelle devant ses jeunes élèves? Ceux-ci, en voyant son exemple et celui du maître qu'il a remplacé, aussi bien qu'en lisant les glorieux tableaux d'honneur fixés aux murs du parloir de leur établissement déjà tricentenaire, n'en connaîtront que mieux leur devoir de Français.

LA BELLE JEUNESSE ALLEMANDE ⁽¹⁾

QUAND on pénètre à l'intérieur d'un café ou d'un restaurant, à Munich, à Berlin, à Leipzig, dans l'une des grandes villes d'Allemagne qui possèdent une université, on remarque, pendues aux patères, le long d'un mur, des casquettes de drap blanc, rouge, vert, bleu, orange, violet, cerclées d'un ruban bicolore ou tricolore. La table qui avoisine ces casquettes est réservée; une pancarte l'indique: *besetzt* (occupée). Cette pancarte est adossée à une statuette de bronze qui brandit un étendard de soie (*Standart*) aux mêmes couleurs que le galon des casquettes. Sur cet étendard s'inscrivent des initiales en arabesques fantaisistes. Le rebord de la boiserie, qui recouvre la muraille à hauteur d'homme, supporte quelques vieux brocs de bois ou d'étain, un *Römer* de grande dimension (2), plusieurs pipes de porcelaine colorée, une petite armoire en sapin passé au brou de noix.

A heures fixes, des jeunes gens envahissent ce coin. Ils arrivent individuellement, se saluent avec cérémonie, troquent leur chapeau contre une des casquettes appendues (3), semblent séparés par une hiérarchie pointilleuse, s'attablent suivant des rites obscurs, tirent de leur poche une mince écharpe de soie colorée qu'ils attachent en bandoulière et, ceci terminé, se mettent à boire sans interruption. Quelquefois l'un d'eux a le visage emmaillotté dans des bandelettes de gaze noire. Un rélent acre d'iodoforme se répand à travers le local et prend sournoisement les consommateurs à la gorge; il s'agit d'un héros que quelques coups de sabre à travers la face ont momentanément détérioré. Tous ces jeunes gens parlent haut, d'un ton autoritaire et cassant, regardent les indigènes avec une insolente commisération, malmènent volontiers l'humble *Kellnerin* qui les sert. Ce sont des étudiants, c'est-à-dire la jeunesse cultivée, l'avenir de la nation allemande.

Dans les universités, l'habitude de se réunir en *Korps* ou *Verbindungen* (associations) remonte à une époque lointaine, à Martin Luther. Toutefois c'est à Heidelberg, en 1810, que les étudiants fondèrent le premier *Korps* officiel. En 1848, le gouvernement consacra l'organisation des étudiants telle qu'elle subsiste encore aujourd'hui.

Il serait trop long d'entrer dans les détails multiples de cette organisation. Elle a pour buts principaux: l'union plus intime des jeunes gens d'une même génération, la soumission de tous les membres à une discipline interne, l'exaltation de la camaraderie et de la solidarité, le mépris de la souffrance physique, la culture du sentiment de l'honneur, toutes choses fort louables en soi.

Les étudiants se réunissent donc par *Korps*, qui se transmettent jalousement, de génération en génération, le nom de leurs adeptes et le récit de leurs prouesses. Chaque *Korps* a un nom spécial, en général le nom latin de la ville ou de la région de l'Allemagne d'où les membres sont originaires: *Borussia* (Prusse), *Rhenania* (Rhin),

Ratisbonnia (Regensburg), *Vindobonia* (Vienne), etc. Les *Studentenkorps* maintiennent jalousement le particularisme qui est une des forces de l'Allemagne moderne. Chacun de ces *Korps* a ses couleurs et son monogramme. Le *Korps* se compose de membres actifs et de membres honoraires. Ces derniers sont toujours d'anciens membres actifs, ils sont appelés *alte Herren* (vieux messieurs) ou *Philister* (Philistins). A l'occasion des fêtes commémoratives du *Korps* ou de l'université, ils assistent aux réunions. Les membres actifs élisent trois chefs (*drei gewählten Chargierte*), à savoir: le *senior*, le *consenior* et le *subsenior*. Les *Burschen* (garçons) sont les étudiants qui comptent plusieurs semestres; les *Fuchse* (renards), les étudiants des deux premiers semestres. Chaque *Bursch* adopte un *Leibfuchs* qui lui doit obéissance mais auquel il doit protection et conseil. L'ensemble des usages qui règlent les rapports entre membres et le programme de la vie en commun, au sein du *Korps*, sont contenus dans un recueil qui s'appelle le *Komment*.

◆ ◆ ◆

En résumé, les usages de ces étudiants groupés ont conservé un caractère théâtral et romantique, dû sans doute à l'époque où les premières *Studentenverbindungen* furent officiellement proclamées. Chaque *Korps* a son uniforme et sa bannière, sa salle d'escrime (*Fechtboden*) où les membres se mesurent au sabre (*Mensur*). Pour ces sortes de rencontres on protège le haut du buste, la gorge, le nez et les yeux des combattants; le reste du visage est à découvert. L'arme employée est le *Schlagler*, lourd sabre recourbé, soigneusement aiguisé et stérilisé. Comme les coups se donnent de haut en bas, c'est toujours la tête qui écope. Le sang coule à flots. Des rigoles sont aménagées dans le sol à cet effet. On se croirait dans une charcuterie. Après la lutte on recoud les blessures, qui laissent toujours une cicatrice apparente, ce dont les étudiants allemands sont très fiers. J'ai connu un docteur bavarois dont le crâne rasé portait plus de vingt-deux entailles au sabre. D'autres ont la joue coupée en croix, une oreille mutilée, les lèvres fendues, le menton défoncé, etc. L'héroïsme, en Allemagne, doit être bien apparent pour devenir un titre de gloire. Ce peuple ignore, décidément, la pudeur morale et n'a de sens que pour la réclame.

Toutefois ces *Mensur* ne sont qu'un amusement, un entraînement, sans aucun résultat que des blessures visibles mais inoffensives. Le rêve du *Korpsstudent* est la rencontre sérieuse, avec provocation, échange de cartel, témoins, débats sur le choix des armes, sabre ou pistolet. Aussi, partout où il fréquente, le *Korpsstudent* jette-t-il autour de lui des regards scrutateurs; il cherche une affaire, il la crée au besoin, soit en bousculant quelqu'un, soit en s'approchant de lui et en lui jetant à la face la phrase sacramentelle: *Sie habe mich fixiert?* (Vous m'avez dévisagé?)

En dehors de ces récréations sanguinaires, le *Korpsstudent* emploie, le jour, ses heures de liberté, et toutes ses nuits à boire. Là encore il ne suit pas son tempérament ni les inspirations de sa fantaisie. Il obéit à un ordre compliqué, prévu et fixé par le *Komment*, qui transforme son estomac en

outre extensible, à la volonté des supérieurs hiérarchiques. Le chef de *Kneipe* (table ou restaurant où les étudiants se réunissent) ordonne-t-il, par exemple, le *Salamander?* tous les assistants portent leurs grandes chopes à leurs lèvres. Quand il crie *Pros't ex*, tous vident la chope d'un seul trait, sans reprendre haleine.

La quantité de liquide absorbé les gêne-t-elle? messieurs les étudiants sortent un moment et — comme les Romains — s'enfoncent un doigt dans le gosier. Ils reviennent, libérés, et recommencent à boire. Au petit jour, on en rencontre dans les ruisseaux, sous les ponts, dans les gares. Il y en a qu'on doit ramener en brouette. Ces lourdes beuveries, ces orgies grossières les flétrissent physiquement et moralement. On rencontre rarement un *Korpsstudent* avec une femme. Ce serait pourtant de leur âge, semble-t-il. Ils n'ont ni le respect, ni l'amour de la femme. Tout au plus vont-ils voir en secret les prostituées ou bien s'acoquinent-ils avec une *Kellnerin*, par calcul et par intérêt; ils promettent monts et merveilles à la pauvre fille qui leur fait crédit, en attendant.

Ainsi, là comme partout ailleurs, on retrouve le fond atavique de la mentalité allemande: l'absence de personnalité, de caractère individuel, le besoin de s'assembler et de s'organiser, de se soumettre et d'obéir, une tendance fâcheuse à parodier, en les exagérant et en leur ôtant leur véritable portée, des sentiments féconds en eux-mêmes, comme la fierté, le courage, la solidarité. Mais chez ces étudiants et ces officiers allemands on retrouve, en outre, les deux traits caractéristiques de l'Allemagne moderne, de cette Allemagne qui a déchaîné sciemment l'horrible guerre actuelle: le matérialisme et le culte exagéré de la Force.

Quarante ans de culture intensive, quarante ans de succès, d'essor industriel et financier ont abouti chez nos voisins à ces deux monstruosité.

◆ ◆ ◆

Les *Korpsstudenten* appartiennent, la plupart du temps, aux familles puissantes de l'empire; ce sont les fils de familles nobles, de banquiers, d'industriels, de commerçants, de professeurs, de gros propriétaires terriens, de tous ceux qui, ayant profité de la formidable ascension de l'empire, se pressent autour du trône. Or, pour ces jeunes gens qui n'ont point le temps d'étudier mais trouvent celui de se battre avec ostentation et de boire avec excès, cette vie ne vaut la peine d'être vécue que si l'on possède, à l'exclusion de toute autre science, le sens pratique des réalités. Foin du sentiment et de l'idéalisme! La nature enseigne que la vie est une lutte perpétuelle, qu'il faut manger pour ne pas être mangé, tuer pour ne pas être tué, et que la force et la ruse sont les seuls moyens d'obtenir le succès...

MARC HENRY.

J'ai vu... publiera incessamment
CASSINOU VA-T-EN GUERRE

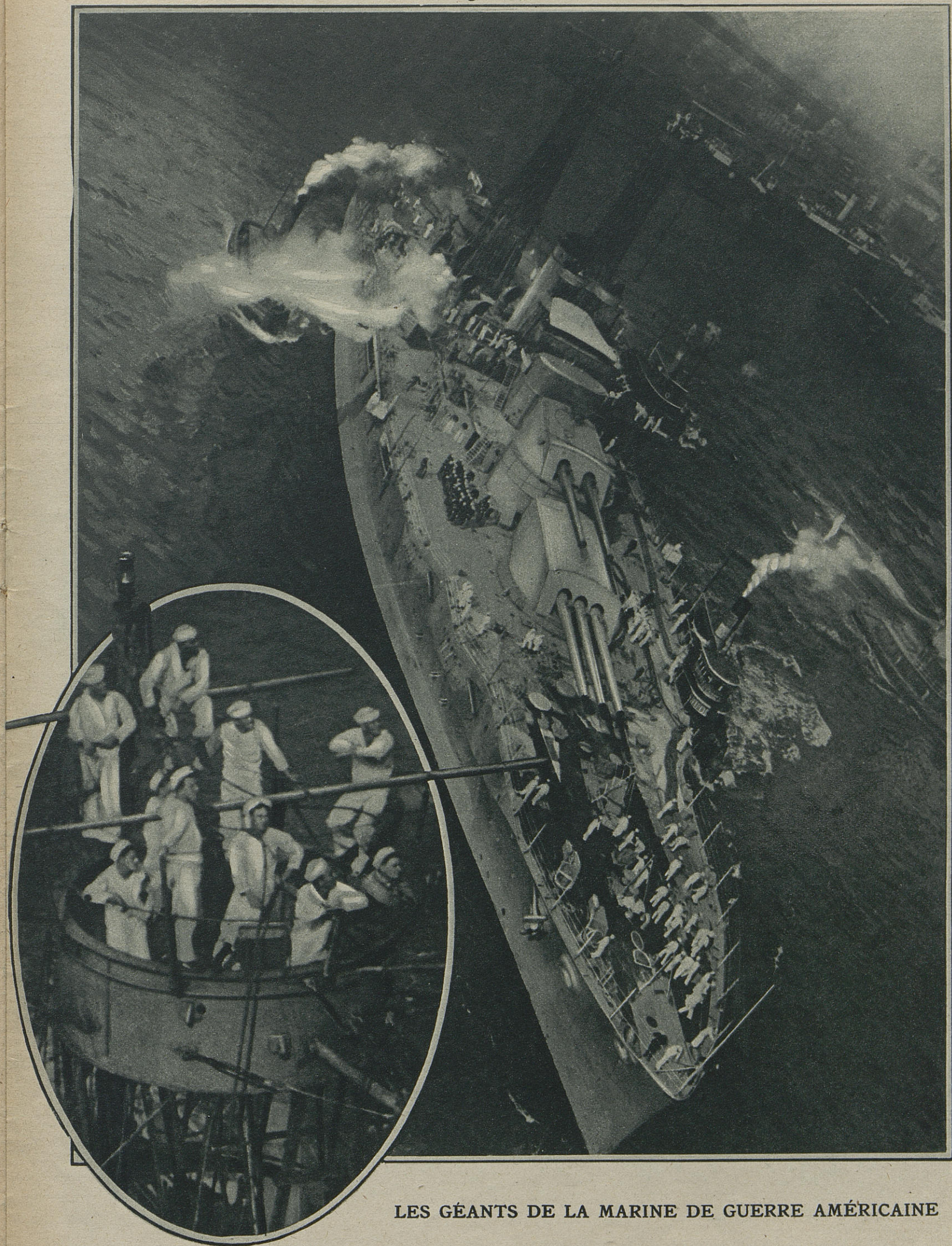
roman inédit par Charles DERENNES

(1) La page que nous publions ci-contre est empruntée au bel ouvrage de Marc Henry: "Au pays des Maîtres Chanteurs".

(2) Le *Römer*, verre à pied en forme de coupe pour boire le vin du Rhin.

(3) Dans les villes d'université, les étudiants conservent dans la rue leurs casquettes et leurs «couleurs».

J'ai vu..



LES GÉANTS DE LA MARINE DE GUERRE AMÉRICAINE

L'Amérique n'a pas seulement armé les Alliés pendant la guerre. La conflagration générale lui a appris que le droit sans la force de le faire valoir n'est que duperie. Elle a voulu devenir forte. C'est surtout sa marine de guerre qu'elle a amé-

liorée : depuis un an, onze cuirassés sont sortis des vastes chantiers de Brooklyn. Nos marins savent la valeur d'offensive de ces géants de la mer et nos lecteurs en jugeront par le nombre de grosses pièces qu'ils peuvent compter sur ce document.



L'ANIER A LA FONTAINE

C'est sur le chemin de La Mecque, dans cet Orient biblique et prestigieux, que cheminaient ces trois Arabes : deux porteurs et un ânier. Ils avaient chaud, faim et soif. Mais ce sont des humbles et des sobres. Quelques dattes, quelques figues, de l'eau fraîche, et la sieste à l'ombre : voilà ce qui fait un sage.

Ils ont mangé, dormi ; maintenant, ils vont boire .. Cette modeste fontaine qui laisse sourdre un mince ruisseau, c'est l'oasis de ce désert brûlant. Ensuite, le corps dispos et la conscience tranquille, ces trois bons musulmans repartiront vers la Ville Sainte, en devisant à paroles rares, et en rendant grâce à Allah.

Fal vi.
EN MARGE DE LA GUERRE



A l'hôpital Janson de Saily dirigé par Mme Talious, le commandant Casanove décore des blessés.



Maîtres et élèves de Janson de Saily assistant à la décoration des blessés, véritable leçon d'héroïsme.



Le théâtre aux armées: Mlles Dussane, Nizam, Arné, Fleuroi, Damaury avec Signoret et Darras.



Le prix décerné à Jane



Fabre est l'infirmière Anselme.

La voiture de M. Venizelos trainée par la foule à l'arrivée du tribun à Salonique.



La mission des « intellectuels » espagnols à Paris.



Un nouvel as: Paviateu Flachaire.

Caynor, fils du maire de New York, ambulancier français.

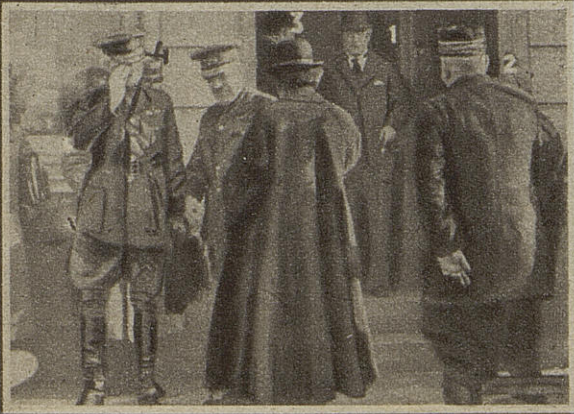


Le général Fankouda, chef de la mission japonaise en France.



Le député André Lefèvre reçoit la Légion d'honneur

L'ex-banquier Rochette qui vient d'être arrêté.



MM. Asquith (1), Briand (3), avec les généraux Joffre (3) et Haig (4) à Boulogne-sur-Mer.



Groupe d'infirmières du nouvel hôpital modèle Edith Cavell inauguré dernièrement à Paris.

J'ai vu.



LE JOUR DES MORTS SUR LE FRONT

Les soldats se préparent à fleurir les tombes de ceux qui sont morts pour la Patrie.